



Cahiers d'études africaines

161 | 2001
Varia

Herle, Anita & Rouse, Sandra, eds. -- *Cambridge and the Torres Strait. Centenary Essays on the 1898 Anthropological Expedition*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 252 p.

Emmanuelle Sibeud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/82>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.82

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

ISBN : 978-2-7132-1385-4

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Emmanuelle Sibeud, « Herle, Anita & Rouse, Sandra, eds. -- *Cambridge and the Torres Strait. Centenary Essays on the 1898 Anthropological Expedition*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 252 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 161 | 2001, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/82> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.82

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Herle, Anita & Rouse, Sandra, eds. --
Cambridge and the Torres Strait.
Centenary Essays on the 1898
Anthropological Expedition.
Cambridge, Cambridge University
Press, 1998, 252 p.

Emmanuelle Sibeud

En 1898, l'université de Cambridge patronna une expédition anthropologique dans le détroit de Torres¹ organisée par le naturaliste Alfred Haddon qui emmenait avec lui six spécialistes² dont William Rivers, alors lecteur de physiologie à Cambridge. L'objectif était double : réaliser une étude exhaustive de populations en voie d'acculturation rapide, selon Haddon, mais aussi exporter sur le terrain des méthodes d'enquête éprouvées en laboratoire pour donner une nouvelle assise à l'anthropologie. Des sept mois passés dans le détroit, Haddon et ses collaborateurs ont rapporté une imposante documentation publiée entre 1901 et 1935 dans les six volumes du rapport général. Et ils ont prouvé qu'il était nécessaire que les anthropologues s'éloignent de leur fauteuil pour faire du terrain. L'expédition au détroit de Torres constitue donc un épisode important dans l'histoire de l'anthropologie.

Cependant l'ouvrage édité par Anita Herle et Sandra Rouse à l'occasion du centième anniversaire de l'expédition évite les pièges habituels de la commémoration. Tout d'abord l'illusion d'une continuité absolue. Elles rappellent dans l'introduction que les résultats de l'expédition ont été immédiatement reconnus et appréciés mais que sa méthodologie et ses interprétations diffusionnistes ont été récusées dès les années 1920, lorsque l'enquête intensive (*fieldwork*) s'est substituée à l'inventaire collectif (*survey*) et lorsqu'une nouvelle génération d'anthropologues s'est affirmée, soucieuse de se démarquer de ses mentors. Ensuite, la croyance assez naïve qu'une expérience réussie est inmanquablement un événement qui bouleverse les évolutions institutionnelles et

épistémologiques. La reconstitution des carrières académiques des différents protagonistes montre au contraire que le passage de l'anthropologie évolutionniste et raciale à une anthropologie culturelle et sociale a suscité une période de confusion qui ne leur a pas toujours été favorable.

Dès lors, la question centrale de l'ouvrage n'est pas de savoir ce que l'expédition apporte de nouveau, mais comment elle gère la transition de l'évolutionnisme à un cadre culturaliste encore dans les limbes. Jeremy Beckett souligne l'ambiguïté profonde de la démarche de Haddon. Il choisit les populations du détroit de Torres pour leur « sauvagerie », mais sur place il s'intéresse à la dynamique interne de leur culture et adopte finalement un point de vue relativiste qui récuse les hiérarchies nécessaires au raisonnement évolutionniste. Les recherches psychologiques de l'expédition, présentées par Graham Richards, illustrent d'une autre manière cette contradiction. Elles devaient prouver la différence des sauvages en utilisant les tests psychosensoriels définis en laboratoire, elles ont surtout montré que ces tests étaient inutilisables dans un contexte socioculturel non occidental et que l'acquis l'emporte largement sur l'inné. Sur le plan méthodologique, la leçon de cet échec était assez claire : le terrain exotique ne se réduit pas à un laboratoire à ciel ouvert. Mais sur le plan théorique, il ouvrait une alternative redoutable : récuser le racialisme en adoptant un universalisme potentiellement antiraciste (ce fut l'option de Rivers et de la psychologie britannique) ou, au contraire, le renforcer en en faisant une grille *a priori* pour des études en laboratoire forcément restreintes à quelques individus de même origine (ce que firent Mac Dougall et la psychologie américaine).

Conscients de rompre des attaches méthodologiques et théoriques importantes, Haddon et ses collaborateurs ont cherché d'autres modèles. Ainsi les pratiques de terrain des naturalistes du XIX^e siècle ont informé leur pratique ethnographique. Pourtant, on ne peut les accuser d'imiter mécaniquement les sciences naturelles en ignorant la spécificité des sciences humaines. Henrika Kuklick montre au contraire qu'ils ont su choisir et transposer, et elle souligne en particulier le lien existant entre la dialectique d'observation externe et interne développée par les psychophysiologistes, dont Rivers, et ce qui devient progressivement l'observation-participante. Il y a donc une forte continuité entre l'anthropologie culturelle de Haddon ou Rivers et l'anthropologie sociale de Malinowski, même si les cadets ont véhémentement critiqué les méthodes de leurs aînés. À cet égard, on peut d'ailleurs regretter que Rivers soit évoqué en filigrane et que sa méthode d'enquête généalogique, mise au point au cours de l'expédition, soit mentionnée seulement de façon allusive.

La contextualisation est le maître mot de cet ouvrage, et la contribution de Sandra Rouse est un véritable modèle de genre. Deux types de contextualisation étaient possibles. Soit une contextualisation restreinte au champ de l'histoire de l'anthropologie mais ouvrant sur des comparaisons internationales, soit une contextualisation à l'intérieur du champ des études océaniques. Les éditrices ont choisi la seconde logique et le résultat leur donne raison, même si on aurait apprécié que soient au moins indiquées des pistes de comparaison³. Comme le remarque James Urry, l'expédition au détroit de Torres a pesé assez lourd dans l'évolution de l'anthropologie britannique pour qu'on puisse parler d'une phase océaniste qui aurait immédiatement précédé la phase africaniste gérée par Malinowski et ses élèves.

Ce recentrement géographique inscrit l'expédition dans une double continuité. Continuité de l'accumulation des connaissances, comme le montre Anna Schnukal en présentant le travail linguistique de Sydney Ray. Mais aussi, continuité des relations entre

des « sauvages » et des Occidentaux qui se fréquentent régulièrement depuis le XVII^e siècle. Cet étirement du contexte historique fait apparaître une autre spécificité de l'expédition : elle participe au processus de domination coloniale. Ouvrant et refermant l'ouvrage, les contributions de Jeremy Beckett et James Urry se font écho sur ce point. L'un et l'autre soulignent le caractère à la fois conforme et transgressif de l'expédition qui vient étudier des « sauvages » dûment soumis mais qui leur donne aussi la parole au nom de la science. Elle relève donc d'une micro-histoire des situations coloniales qui oblige à nuancer l'idée simpliste d'un lien de cause à effet entre domination coloniale et anthropologie.

En outre, la logique océaniste permet de donner une place centrale aux collections d'objets et de photographies rapportées par l'expédition. Elles sont analysées par Elizabeth Edwards et Anita Herle. Elizabeth Edwards remarque avec raison que les films ethnographiques réalisés par l'expédition sont au fond moins intéressants que les photographies. Ils sont à la recherche d'une authenticité illusoire qui réifie les « sauvages », alors que les photographies sont des objets communs aux observés et aux observateurs qui donnent lieu à des échanges révélateurs. De même, les objets ethnographiques sont doublement négociés : avec les « sauvages » qui les produisent et avec le public métropolitain dont ils doivent faire l'éducation exotique. Les unes et les autres sont en fait les traces de la transformation profonde de l'anthropologie qui cesse d'être seulement discursive pour devenir aussi visuelle et expérimentale.

Cambridge and the Torres Strait apparaît finalement comme une réponse plutôt convaincante aux analyses postmodernes régulièrement évoquées dans les contributions. La contextualisation qui nous est proposée montre en effet que l'ethnographie, même coloniale, est un peu plus qu'un genre littéraire jouant d'une autorité scientifique contestable. Ainsi l'expédition au détroit de Torrès relève d'une histoire partagée par les populations du détroit de Torres et par leurs observateurs et elle a contribué au bouleversement radical de notre manière de voir le monde dont l'anthropologie sociale et culturelle est le symptôme le plus remarquable.

NOTES

1. Il s'agit du détroit séparant l'Australie et la Papouasie/Nouvelle-Guinée.
2. William Rivers, William Mac Dougall, Charles Myers, Charles Seligman, Sydney Ray et Anthony Wilkin.
3. Avec les pratiques ethnographiques des muséographes allemands, par exemple celles de Leo Frobenius, ou avec celles des *surveys* organisés par le Bureau of American Ethnology de Washington.